

Frenette, Pierre, éd. (1996) *Histoire de la Côte-Nord*. Sainte-Foy, PUL (Coll. « Les régions du Québec », no 9), 667 p. (ISBN 2-89224-266-5)

Jean Martin

Volume 41, numéro 114, 1997

Les territoires dans l'oeil de la postmodernité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022696ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022696ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

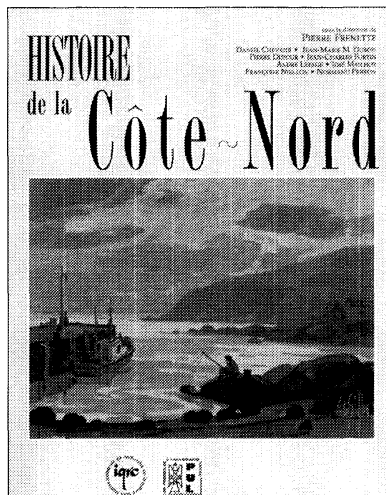
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, J. (1997). Compte rendu de [Frenette, Pierre, éd. (1996) *Histoire de la Côte-Nord*. Sainte-Foy, PUL (Coll. « Les régions du Québec », no 9), 667 p. (ISBN 2-89224-266-5)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 41(114), 468–470.  
<https://doi.org/10.7202/022696ar>

FRENETTE, Pierre, éd. (1996) *Histoire de la Côte-Nord*. Sainte-Foy, PUL (Coll. «Les régions du Québec», n° 9), 667 p. (ISBN 2-89224-266-5)

*L'Histoire de la Côte-Nord* est le neuvième volume de la collection «Les régions du Québec», publiée par l'INRS-Culture et Société (l'IQRC avant 1994). Au fil des numéros, on en est arrivé à un format plus ou moins uniforme pour la présentation des 17 régions qui ont été définies par les penseurs de l'organisme. Certaines de ces régions sont plus homogènes que d'autres, la Côte-Nord est quant à elle l'une des plus vastes (avec les autres régions nordiques du Nunavik et de la Baie James) et des moins densément peuplées du Québec. L'équipe dirigée par Pierre Frenette a mis six années à récolter les informations et rédiger les quelque 670 pages que contient cet ouvrage.



Il faut d'ailleurs véritablement parler d'un ouvrage collectif, bien davantage que d'une synthèse, dans ce cas précis. Les 15 chapitres du volume, réparties en trois grandes sections, ont été rédigés par neuf auteurs différents et on ne sent guère d'unité dans l'organisation comme dans la présentation des divers thèmes qui figurent à la table des matières. Le directeur, Pierre Frenette, revendique à lui seul le quart du contenu rédactionnel, les six chapitres qu'il signe se trouvant tous regroupés dans la seconde moitié de l'ouvrage. On peut s'interroger sur la division qui est adoptée, une sorte de structure croisée entre trois grandes sections chronologiques subdivisées en chapitres thématiques, une structure qui convient parfois aux monographies issues d'une même plume, mais qui s'adapte assez mal au genre de regroupement auquel on a affaire ici.

La première partie, intitulée «Le territoire autochtone», comprend cinq chapitres, qui ne sont cependant pas tous consacrés aux Autochtones, le premier (pp. 23-72) étant une description, d'ailleurs assez complète, des composantes physiques du territoire. Dans la première partie, il n'y a en fait que le second chapitre (pp. 73-104) qui porte exclusivement sur les premiers habitants de la région, puisque les Européens font leur entrée dès le chapitre suivant (pp. 105-134) alors qu'on aborde la question du partage des ressources. Il faut tout de même souligner l'effort louable qui a été fait de revenir régulièrement sur la situation des Autochtones tout au long de l'ouvrage, un chapitre leur étant même totalement consacré dans la deuxième partie du livre (chap. 8, «La marginalisation des Montagnais», pp. 321-358).

Cette seconde partie s'ouvre sur les débuts de la colonisation permanente par les Eurocanadiens, au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle couvre un peu plus d'un siècle d'histoire, jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, à

---

l'aide de près de 200 pages (pp. 227-418) réparties entre cinq chapitres qui s'intéressent principalement à la question du peuplement et à celle du développement industriel et démographique. Les cinq derniers chapitres (troisième partie) retracent la mise en place des divers éléments qui ont permis la formation de la région depuis 1945. Une conclusion, trop superficielle, et un index, trop limité, viennent compléter cette première histoire de la Côte-Nord.

Parce qu'il s'agit d'une première, *l'Histoire de la Côte-Nord* devient un ouvrage essentiel pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la région ou tout simplement à celle du territoire québécois en général, mais on ne peut malgré tout passer sous silence les faiblesses qui l'empêche d'atteindre un niveau de qualité supérieur. D'abord, ce manque d'unité qui en rend la lecture assez peu captivante et la consultation difficile. Il n'y a pas que le texte qui manque d'unité, la présentation générale n'obéit pas toujours aux mêmes règles: si les sources, par exemple, peuvent parfois être clairement indiquées au bas des tableaux et des figures, il faut, dans de nombreux autres cas, les chercher dans le texte ou même dans les notes qui sont regroupées à la fin du livre.

L'iconographie est quant à elle d'une qualité médiocre. Dans les derniers chapitres, alors qu'on décrit les équipements actuels, on ne retrouve encore que des photographies d'archives, certaines datant de plusieurs années; la prise de clichés originaux aurait permis à la publication de «vieillir» un peu moins vite. Pour ce qui est des cartes, on peut parler d'une conception assez rudimentaire et d'une présentation déficiente: les sources et les légendes sont presque toujours absentes ou incomplètes, les titres sont vagues et les informations souvent imprécises; dans certains cas (voir la carte 16), la symbolisation utilisée ne correspond même pas à celle qui est décrite dans la légende. En démographie comme en géographie, les lacunes de certains auteurs apparaissent d'ailleurs évidentes. Le concept de centralité, par exemple, est remis en question au chapitre 11 (p. 432), sans qu'aucun élément ne vienne appuyer cette assertion dans la démonstration qui suit. Au chapitre précédent (p. 391), on parle régulièrement de population au kilomètre, en oubliant que ce sont les unités de surface (kilomètre carré) qui doivent être utilisées pour le calcul des densités. De même, il est question de taux de croissance, sans qu'il soit mentionné que les écarts ont été calculés sur une base décennale et non annuelle.

Beaucoup de travail a été accompli par un grand nombre de personnes pour produire *l'Histoire de la Côte-Nord*, mais il est permis de se demander si une équipe plus réduite et plus cohérente n'aurait pas mieux fait. La formule de la «mobilisation régionale», utilisée par *l'INRS-Culture et Société*, apparaît comme étant à la fois particulièrement laborieuse sans être pour autant la plus productive. Ne serait-il pas plus efficace, et finalement plus profitable aux régions concernées, de faire appel aux meilleurs spécialistes, quel que soit leur lieu de résidence ou d'origine, plutôt que de chercher absolument à recruter des compétences régionales? Il vaudrait également beaucoup mieux confier chaque publication à un auteur principal capable d'aller chercher l'expertise dont il aurait besoin, dans les disciplines les plus pertinentes, plutôt que le simple partage des tâches auquel on s'en est remis pour *l'Histoire de la Côte-Nord*. Riche en informations et certainement utile de consultation, ce livre se présente cependant trop souvent, particulièrement

dans la dernière partie, davantage comme une sorte de guide très détaillé que comme une véritable histoire de la région.

Jean Martin  
géographe-historien consultant  
Québec

GOETSCHY, Henri et SANGUIN, André-Louis, eds (1995)  
*Langues régionales et relations transfrontalières en Europe*.  
Paris, L'Harmattan (Coll. «Géographie et Cultures»), 318 p.  
(ISBN 2-73384-3677-3)

La distinction entre frontières de séparation et frontières de contact, développée dès l'entre-deux-guerres par des géopoliticiens qui ont, de diverses manières, plaidé pour la mutation progressive de celles-là en celles-ci, s'est concrétisée dans l'Europe d'après la Seconde Guerre mondiale. En effet, ce continent, fait d'une trentaine de «presque-États-nations», s'est alors divisé en deux domaines géo-politiques, celui des frontières de contact à l'Ouest et celui des frontières de séparation à l'Est.

La chute du mur de Berlin et la fin des régimes totalitaires, survenues synchroniquement avec la désunion soviétique, ont estompé cette opposition et l'ensemble de l'Europe voit maintenant ses frontières internationales devenir des charnières, phénomène dont l'article de A.-L. Sanguin et de F. Guiraud sur la région pyrénéenne donne une excellente illustration.

Cette évolution est d'une grande importance géopolitique car les régions frontalières, de périphériques qu'elles étaient, sont en passe de devenir centrales. Ces régions sont souvent caractérisées par un bilinguisme ou un plurilinguisme dû à des situations soit de tête de pont, soit de transition linguistique. À l'heure où l'idée de «l'Europe des régions» chère à Denis de Rougemont se dessine avec de plus en plus de netteté, l'aménagement des régions frontalières et leur mise en réseau constituent une donnée géopolitique importante, à l'intérieur de laquelle la question linguistique joue un rôle fondamental, parce que lié à ce que l'on pourrait appeler la «pondération identitaire». En effet, l'histoire nous enseigne que les hégémonies linguistiques sont pratiquement indissociables du pouvoir politique, à l'échelon national autant qu'à l'échelon international. La question des langues régionales est donc intimement liée à celle des relations transfrontalières en Europe.

Voilà précisément ce que rappelle cet ouvrage récemment publié sous la direction de H. Goetschy et A.-L. Sanguin, produit d'un colloque international tenu à Colmar en juin 1994. Le choix de ce site est significatif car cette région frontalière multilingue

